

ÉLISÉE

L'HOMME QUI RESTAURA LA VIE

(2 Rois 4.18-37 ; 8.1, 5)

DAVID ROPER

Dans la leçon précédente, nous avons vu Élisée comme un homme qui donnait la vie, un homme qui jouait un rôle important dans un don fait à ses bienfaiteurs : le don d'un enfant. Dans cette leçon, nous verrons le prophète comme un homme qui restaure la vie. C'est en effet dans ces termes que le texte en parlera plus tard :

Élisée s'était adressé à la femme dont il avait fait revivre le fils (2 R 8.1).

Pendant que [Ghéhazi] racontait au roi comment Élisée avait rendu la vie au mort, la femme dont il avait fait revivre le fils vint demander le secours du roi au sujet de sa maison et de son champ. Guéhazi dit : Mon seigneur le roi, voici la femme et voici son fils qu'Élisée a fait revivre (2 R 8.5).

Bien entendu, nous comprenons que c'est Dieu qui fit revivre le fils, mais il le fit par Élisée son fidèle serviteur. Avant de terminer la présente leçon, nous verrons que le même Dieu qui aida la femme sunamite peut nous aider quand nous sommes frappés par la tragédie.

BONHEUR ET CHAGRIN (4.18-20)

Bonheur

À la fin de la dernière leçon, la femme venait d'accoucher. Il n'est pas difficile d'imaginer les jours qui suivirent, où la nouvelle maman s'émerveillait à chaque progression de son petit enfant.

À présent, quelques années se sont écoulées : "L'enfant grandit. Un jour (...) il était sorti vers son père, auprès des moissonneurs" (2 R 4.18). L'enfant n'était pourtant pas encore un adolescent ou un jeune homme, comme on pourrait en avoir l'impression dans ce passage. Selon les versets 20-21, il était encore assez petit pour être tenu sur les genoux de sa mère et pour que celle-ci le porte dans un escalier. Aux versets 26 et 34 il est appelé "enfant", et aux versets 29, 31, 32 et 35 "petit garçon". Il avait sans doute entre 4 et 6 ans, juste assez pour courir dans les champs vers son père.

Faisons trois constats. Premièrement, le texte ne dit pas que la mère avait donné au garçon la permission de sortir dans les champs. Il est possible que, sachant où se trouvait son père, l'enfant sortit sans que sa mère le sache. Deuxièmement, même avec la permission de sa mère, le garçon était sans doute accompagné d'un serviteur, peut-être le même qui le porta jusqu'à la maison (vs. 19-20). Troisièmement, en règle générale les enfants de la campagne s'impliquent très jeunes dans le travail de la ferme. Le père voulait sans doute que son jeune fils participe personnellement à la moisson.

Quelle que soit la situation exacte, le garçon alla dans les champs, où son père était occupé avec les moissonneurs (v. 18). La moisson, le moment le plus important de l'année, comportait toutes sortes d'activités très intéressantes pour un jeune garçon. Il devait courir entre les gerbes de grain, sous le regard admiratif de son père,

qui surveillait occasionnellement l'enfant de sa vieillesse.

Chagrin

Soudain, le désastre : le garçon dut saisir sa tête à deux mains en criant : "Ma tête ! ma tête !" (v. 19a). Le texte n'explique pas les circonstances. Il ne s'agit sans doute pas d'une blessure, par exemple due à une faux, car le père aurait sûrement été plus soucieux devant un tel incident. La majorité des commentaires les plus anciens parlent d'une insolation, incident courant dans cette région ensoleillée (cf. Ps 121.6 ; Es 49.10). Donald Wiseman pense, cependant, qu'une insolation serait "plutôt rare parmi les enfants, même sur la plaine de l'Esdrélon au moment de la moisson¹." On pourrait parler également d'anévrisme ou même de tumeur au cerveau. Quelle que soit la situation, le père sembla supposer qu'il ne fallait rien de plus que confier l'enfant aux bons soins de sa mère. Ayant besoin de rester dans les champs pour superviser ses ouvriers, il "dit à son jeune serviteur : Porte-le à sa mère" (2 R 4.19b).

Quel choc pour la femme de voir son fils porté à la maison dans cet état (cf. v. 20a) ! Plus tôt dans la journée, elle l'avait vu jouer, sourire et rire. À présent qu'il gémissait dans les bras d'un serviteur, la peur dut saisir son cœur. Elle prit le garçon sur ses genoux (v. 20b) et pleura pendant qu'il lui disait : "Maman, ma tête me fait mal, fais quelque chose, s'il te plaît !" Je la vois en train de bercer le garçon et de lui dire les mots réconfortants dont les mères ont le secret. Elle dut lui mettre des linges frais, mouillés sur la tête et le couvrir de baisers. J'imagine ses pensées : "Ne le laisse pas mourir, ne le laisse pas mourir ! Tu me l'as donné, tu ne vas pas me le reprendre maintenant !" Combien ses prières durent être ferventes.

Mais, malgré son amour, malgré tous ses efforts pour ranimer son fils, malgré les requêtes qui lui déchiraient le cœur, le garçon s'affaiblit peu à peu, ses cris s'espacèrent et diminuèrent, puis s'arrêtèrent. Il fit un dernier sursaut, puis son petit corps ne bougea plus. Le

¹ Donald J. Wiseman, *1 and 2 Kings : An Introduction and Commentary*, Tyndale Old Testament Commentaries (Downers Grove, Ill. : Inter-Varsity Press, 1993), 204.

texte dit tout simplement : "L'enfant resta sur les genoux de sa mère jusqu'à midi, puis il mourut" (v. 20). Ceux qui ne croient pas aux miracles bibliques disent qu'il tomba inconscient ; mais, par inspiration, "l'historien ne pouvait s'exprimer plus clairement" : il "mourut" (cf. également le verset 32).

On voit tous les jours la mort des petits innocents. Ils meurent parce que nous vivons dans un monde désaxé par le péché. Dieu avait dit à Adam et Ève que s'ils mangeaient du fruit défendu, ils mourraient "certainement" (Gn 2.17 – DBY). Leur désobéissance fit répandre la mort "sur tous les hommes" (Rm 5.12), faisant d'elle une condition universelle : "Il est réservé aux hommes de mourir une seule fois" (Hé 9.27). Certains meurent vieux, d'autres en pleine activité et, il est vrai, d'autres pendant qu'ils sont encore enfants. De telles tragédies font intensifier notre désir d'une demeure céleste où "la mort ne sera plus" (Ap 21.4), où nous serons réunis avec nos précieux petits, arrachés de nos bras (cf. 2 S 12.23).

UN PLAN ET UN APPEL À L'AIDE ? (4.21-31)

Un plan ?

Au lieu de fondre en larmes, au lieu d'appeler ses amis pour mener le deuil avec elle, au lieu d'ordonner à ses serviteurs de préparer le corps pour la sépulture, la femme fit quelque chose d'assez insolite : "Elle monta, le coucha sur le lit de l'homme de Dieu, ferma (la porte) sur lui et sortit" (2 R 4.21). Il nous serait difficile d'analyser ce comportement ; mais les remarques suivantes peuvent peut-être clarifier la situation :

(1) La chambre du prophète était sans doute l'un des seuls endroits privés de la maison. La femme, qui s'apprêtait à quitter la maison pendant plusieurs heures, savait qu'elle pouvait mettre le corps de son fils dans cette chambre, avec la quasi-certitude que personne ne viendrait le déranger en son absence. En règle générale, les Juifs enterraient leurs morts

² G. Rawlinson, "2 Kings", *The Pulpit Commentary*, vol. 5, *1 & 2 Kings*, ed. H. D. M. Spence et Joseph S. Exell (Grand Rapids, Mich. : Wm. B. Eerdmans Publishing Co., 1950), 66.

le jour même de leur décès. La mère voulait peut-être que le processus de l'enterrement ne soit pas déclenché.

(2) Puisque la chambre du prophète était un des seuls endroits privés de la maison (la chambre de la femme pouvant en être un autre), le fait que la mère mit son fils dans la chambre d'Élisée suggère son intention de demander au prophète d'intervenir.

Ainsi, la femme mit son fils dans la chambre du prophète, "appela son mari [des champs] et dit : Envoie-moi, je te prie, un des jeunes serviteurs et une des ânesses ; je cours chez l'homme de Dieu et je reviens" (v. 22).

Quel était le plan de la femme ? Elle n'allait pas faire ce trajet juste pour se plaindre devant le prophète, bien qu'elle soit prête à lui déclarer son désarroi (v. 28). Le fait qu'elle veuille partir rapidement pour insister qu'Élisée retourne avec elle montre son intention de ramener le prophète aussi rapidement que possible dans la chambre où est le corps de son fils.

Dans la leçon précédente, il a été suggéré que pendant les repas chez la femme, Élisée avait probablement raconté les histoires d'Élie, son mentor, y compris et surtout l'étonnante histoire de la résurrection du fils de la veuve de Sarepta (1 R 17.17-24). Dans le récit biblique, personne n'avait fait cela auparavant, et personne ne l'avait fait depuis. Si la femme sunamite avait entendu cette histoire, elle pouvait espérer le même genre de miracle de la part d'Élisée, comme il en avait fait d'autres ressemblant à ceux du ministère d'Élie (cf. 2 R 2.14 et 2 R 2.8 ; 2 R 4.1-7 et 1 R 17.8-16). Wiseman déclare avec certitude que "la femme avait perdu son enfant, mais pas sa foi³."

La femme demanda donc à son mari un serviteur et une ânesse, afin de courir vers Élisée et revenir. Sans être surpris par cette demande, l'homme s'étonna tout de même du moment choisi : "Pourquoi vas-tu aujourd'hui chez lui ? Ce n'est ni nouvelle lune ni sabbat" (v. 23a). Le sabbat et la nouvelle lune étaient des journées d'activité religieuses pour les Juifs (cf. Ex 20.8-11 ; Nb 29.6 ; Né 10.33 ; Ps 81.4), des journées où, selon quelques commentateurs, les fidèles

³ Wiseman, loc. cit.

dans cette région idolâtre se seraient réunis auprès d'Élisée.

Sans répondre directement à la question, la femme dit tout simplement : "Tout va bien" (2 R 4.23b). Pour certains, ces mots prouvent que la femme n'avait aucun doute quant à la résurrection de son fils par Élisée ; mais les premiers mots de la femme au prophète, en arrivant, ne refléteront pas cette confiance (v. 28). D'autres sont d'avis que ces mots montrent la confiance de la femme quant à situation de l'enfant, qui était auprès de Dieu. Il est vrai que l'âme d'un enfant qui meurt retourne au Seigneur (cf. 2 S 12.23), ce qui est un grand réconfort pour tout parent dans le deuil. Mais, une fois encore, les paroles de la femme au prophète (2 R 4.28) ne vont pas donner l'impression qu'elle pensait à cela.

En hébreu, la femme utilisa un seul mot pour répondre à son mari : "Shalom". Ce mot qui signifie "paix" était parfois employé "dans le but d'éviter une réponse précise, tout en satisfaisant l'interlocuteur⁴". C'est peut-être comme quand on répond "Ça peut aller" pour ne pas entrer dans les détails.

On se demande pourquoi le mari ne chercha pas à en savoir plus, ou demander des nouvelles de son fils. Il était sûrement très occupé par la moisson, d'un côté, tout en se disant, de l'autre, que sa femme ne quitterait pas la maison si le garçon n'allait pas bien⁵. Satisfait des paroles de sa femme, le mari lui accorda sa requête et lui fournit temporairement ce qu'elle demandait, même s'il avait besoin du serviteur et de la bête pour la moisson.

Assise sur le dos de l'âne, la femme dit au serviteur : "Conduis-la et marche, ne m'arrête pas en route sans que je te le dise" (v. 24). Sa destination : le mont Carmel (v. 25a), à environ 40 kilomètres. Nous ne savons pas pourquoi le prophète était sur ce mont ; nous savons seulement que la femme était pressée d'y être

⁴ C. F. Keil et F. Delitzsch, "1 and 2 Kings", *Commentary on the Old Testament*, vol. 3, 1 and 2 Kings, 1 and 2 Chronicles, Ezra, Nehemiah, Esther (Peabody, Mass. : Hendriksen Publishers, 1989), 311.

⁵ On se demande pourquoi la femme ne dit pas à son mari que l'enfant était mort. Elle voulait peut-être empêcher qu'il ensevelisse l'enfant en son absence. Sans doute voulait-elle montrer son fils vivant au moment de lui parler de sa mort.

aussi rapidement que possible.

Quand elle arriva Élisée “l’aperçut de loin” (v. 25b) et savait que tout n’allait pas bien. La rapidité de l’allure — indigne d’une femme de son importance — pouvait l’avoir averti. Quand nous rencontrons une personne à l’aspect troublé, nous pensons souvent en premier qu’il est arrivé quelque chose de tragique. Ce fut la réaction d’Élisée, qui dit à Ghéhazi, son serviteur : “Voici cette Sunamite ! Maintenant, cours donc à sa rencontre et dis-lui : Vas-tu bien ? Ton mari va-t-il bien ? L’enfant va-t-il bien ?” (vs. 25c-26a).

Ghéhazi courut vers la femme qui répondit à ses questions par le seul mot : “Shalom”, “Bien” (v. 26b), ce qui lui permit de rester vague. Quand nous répondons à la question “Comment ça va ?” par “Ca va”, nous pouvons vouloir dire plusieurs choses, allant de “Je vais bien” à “Je vais mal” en passant par “Je ne veux pas en parler”. Cette dernière signification était sans doute celle de la femme en ce moment ; elle ne voulait en parler qu’au prophète.

Un appel à l’aide ?

“Dès qu’elle fut arrivée auprès de l’homme de Dieu sur la montagne, elle étreignit ses pieds” (v. 27a), accablée qu’elle était par sa tristesse. Se prosterner devant le prophète était signe d’humilité et d’assujettissement (cf. Lc 5.8 ; Mc 5.22 ; 7.25). De plus, saisir les pieds ajoutait un élément d’attachement (cf. Mt 28.9).

Guéhazi, horrifié par ce manque de civilité, “s’approcha pour la repousser. Mais l’homme de Dieu dit : Laisse-la, car son âme est dans l’amertume ; or l’Éternel me l’a caché et ne m’en a pas averti” (2 R 4.27b). Quelque chose était arrivé, visiblement ; mais Élisée n’était pas au courant. Ceux qui parlaient par l’inspiration de Dieu n’étaient pas guidés par lui 24 heures sur 24.

Quand, enfin, la femme put parler, elle donna libre cours à son angoisse : “Ai-je demandé un fils à mon seigneur ? N’ai-je pas dit : Ne me trompe pas ?” (v. 28 ; cf. v. 16). Son précieux fils, qu’elle n’avait ni sollicité ni prévu, était mort. Elle “luttait pour comprendre pourquoi le Seigneur lui ferait une démonstration particulière de sa grâce,

pour ensuite la lui retirer⁶”. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Élisée n’était nullement offensé par ses paroles ; il savait que ceux qui sont accablés par la tristesse se montrent parfois extrêmes et illogiques dans leurs propos (cf. 1 R 17.18).

Élisée comprit-il que le fils était mort ? La femme donna-t-elle d’autres détails qui ne figurent pas dans ce récit ? Le Seigneur accorda-t-il au prophète une connaissance de la situation ? Nous l’ignorons.

De toute façon, il fallait faire quelque chose, immédiatement. “Élisée dit à Guéhazi : Mets une ceinture à tes reins, prends mon bâton dans ta main et pars” (2 R 4.29a). Mettre une ceinture à ses reins, c’était remonter sa robe autour de la taille afin de pouvoir courir sans en être empêtré (cf. 1 R 18.46). Élisée continua : “Si tu rencontres quelqu’un, ne le salue pas ; et si quelqu’un te salue, ne lui réponds pas” (2 R 4.29b ; comp. Lc 10.4). Les salutations prenaient du temps ; le prophète disait à son serviteur de se diriger vers la maison de la femme sans s’arrêter pour rien.

Élisée dit à Ghéhazi qu’une fois arrivée, il devait mettre le bâton du prophète “sur le visage du petit garçon” (v. 29c). Élie avait employé son manteau comme symbole de son autorité ; pour Élisée, ce fut le bâton (cf. Ex 4.1-4 ; 14.16 ; 17.5-6, 8-13). Pour certains, ces instructions avaient pour but de montrer à Ghéhazi et à la femme que cette manière de procéder ne marcherait pas⁷. Pourtant, si nous supposons que le récit inspiré révèle tous les propos de la femme, et que le Seigneur cachait à Élisée, en quelque sorte, la nature précise du problème (2 R 4.27), il est permis de croire que le prophète pensait effectivement que le bâton pouvait aider le garçon, quelles que soient ses circonstances⁸. Dans ce cas, il faut croire qu’Élisée envoya le bâton avec le serviteur parce que celui-ci était plus jeune et pouvait se déplacer plus rapidement.

La mère, comprenant que le prophète

⁶ J. Robert Vannoy, Notes on 2 Kings, *The NIV Study Bible*, ed. Kenneth Barker (Grand Rapids, Mich. : Zondervan Publishing House, 1985), 530.

⁷ Cf. Keil et Delitzsch, 312-313.

⁸ À une occasion, des linges et des étoffes ayant touché le corps de Paul guérirent des malades (Ac 19.11-12).

n'irait pas personnellement chez elle, réagit de suite, sans doute les yeux brillants d'émotion : "L'Éternel est vivant et ton âme est vivante ! je ne te quitterai pas !" (v. 30a ; comp. 2 R 2.2, 4, 6). Autrement dit : "Je ne vais nulle part sans toi !" Sans doute le prophète avait-il l'intention d'y aller, de toute façon. Mais que ce soit ou non le cas, à présent il "se leva et la suivit" (v. 30b). Ainsi, nous voyons de nouveau la femme assise sur son âne conduit par le serviteur, et Élisée qui court derrière.

Pendant ce temps, Ghéhazi arriva à la maison de la femme, monta dans les escaliers et courut dans la chambre du prophète. Il mit le bâton "sur le visage du petit garçon" (v. 31a), sans doute excité du fait que le prophète lui avait confié cette responsabilité. Il dut être déçu quand il n'y eut "ni voix ni signe de vie" (v. 31b - TOB). Rebroussant chemin vers la femme et Élisée, il dut secouer la tête en leur disant : "Le petit garçon ne s'est pas réveillé" (v. 31c). La femme pensait sans doute que, de toute façon, elle savait que le bâton ne serait pas efficace sans la présence du prophète !

ÉPREUVE ET TRIOMPHE (4.32-37)

Épreuve

Les deux hommes et la femme arrivèrent à la maison. Le garçon étant décédé à midi (v. 20) et la femme ayant fait l'aller-retour au Mont Carmel, il devait être très tard. Élisée ne pouvait pas se reposer dans sa chambre comme il en avait la coutume ; cette fois-ci, il n'en avait pas le temps. Il monta vers la chambre et, debout à la porte, regarda le garçon : "voici que le petit garçon était mort, couché sur son lit" (v. 32). Ce fut peut-être l'instant où Élisée devint vraiment conscient de la gravité du problème. Son cœur fut sans doute brisé de voir ce précieux petit garçon couché sur son lit, comme dans un sommeil innocent et profond.

"Élisée entra et ferma la porte sur eux deux" (v. 33a ; comp. v. 4a), laissant la mère et Ghéhazi dehors (cf. 1 R 17.19, 23). Seul avec le garçon, il pria l'Éternel (2 R 4.33b). Sans doute avait-il prié depuis l'arrivée de la mère au Mont Carmel ; mais à présent il comprenait la situation et ses prières devinrent plus ferventes, plus concentrées.

"Il monta et se coucha sur l'enfant ; il mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains. Il resta courbé sur lui, et le corps de l'enfant se réchauffa" (v. 34). Cette manière de procéder — rituel étrange — fut sans doute inspirée par la manière dont son mentor avait ressuscité un garçon (cf. 1 R 17.21-22). Dans une leçon sur Élie, j'avais dit ceci au sujet de la résurrection du fils de la veuve de Sarepta :

Souvenons-nous qu'il s'agissait de la première fois qu'un tel phénomène se produisait. Adam et Ève avait enterré Abel, qui n'avait pas été ressuscité ; jusqu'aux jours d'Élie, d'innombrables personnes étaient décédées, sans revenir à la vie. Pour autant que nous le sachions, personne jusqu'alors n'avait eu l'audace de demander à Dieu de ressusciter quelqu'un. Donc, Élie essayait l'impossible (nous parlons de "situations impossibles", souvenons-nous en). Il n'y avait à cela aucun précédent.

Puisqu'il n'avait pas à portée de main un mode d'emploi pour la résurrection des morts, ce que fit Élie en cette occasion tombe sous cette rubrique : faites ce que vous pouvez. Il lui sembla raisonnable de partager la chaleur de son corps, et c'est ce qu'il fit. Quand le garçon revint à la vie, il semble logique de penser qu'Élie était impressionné par ce qui avait été fait, au point d'en parler à Élisée, qui fit la même chose plus tard (2 R 4). Fallait-il absolument faire les choses ainsi ? Probablement pas⁹.

Ne perdons pas de vue le fait qu'Élisée priait l'Éternel (2 R 4.33). Le fait qu'il se coucha sur l'enfant ne le fit pas ressusciter, pas plus que le fait de frapper des eaux avec un manteau ne les fit se séparer (2.14), ou le fait de jeter du sel dans de l'eau mauvaise ne la fit se purifier (2.21). La puissance n'était pas dans le rituel, mais dans la relation entre Élisée et le Seigneur qui opéra le miracle.

Triomphe

"Le corps de l'enfant se réchauffa" (4.34), mais il n'y eut aucun signe de vie. Le prophète se leva du lit et alla "ça et là par la maison" se demandant sans doute ce qu'il fallait faire. Ses prières devinrent sans doute plus ferventes ; il décida d'essayer une deuxième fois. Il "se courba" sur le petit corps (v. 35b) et, cette fois, "le petit garçon éternua sept fois et ouvrit les

⁹ David Roper, "Quand le ciel vous tombe sur la tête", dans *Elie*, 1^{ère} partie, *Vérité pour Aujourd'hui*, 21.

yeux" (v. 35c).

Les commentateurs veulent trouver une signification particulière dans le fait que le garçon éternua plusieurs fois¹⁰. Quelques-uns parlent même de substances nocives qui auraient été expulsées par ces éternuements. Mais aucune des maladies mortelles qu'ils suggèrent n'implique l'ingestion de produits dangereux. S'il faut chercher une explication médicale, souvenons-nous que le garçon était tombé malade dans un champ poussiéreux, et que ses narines et ses sinus étaient sans doute remplies de poussière et de pollen¹¹.

D'autres commentateurs cherchent un symbole dans le chiffre sept, chiffre sacré pour les Juifs. "Après tout, disent-ils, dans les conditions normales, les gens n'éternuent que deux fois." Mais, rien dans le texte ne suggère qu'il faille chercher des messages codés ou symboliques. Les sept éternuements du garçon constituent le genre de détail que seul un témoin oculaire raconterait. Élisée décrit tout cela à Ghéhazi, qui à son tour le raconta à d'autres personnes (cf. 8.4-5).

Il existe une simple explication de ces éternuements : cela prouve tout simplement que le garçon respirait ! Non seulement éternua-t-il, mais il ouvrit les yeux ! Par la puissance de Dieu, Élisée "avait rendu la vie au mort" (8.5). Nous pouvons voir l'enfant souriant à son ami, le prophète, qui sourit à son tour !

Ghéhazi se trouvait sans doute à la porte, au cas où Élisée avait besoin de lui. "Élisée appela Guéhazi et dit : Appelle cette Sunamite" (4.36a). Celle-ci ne savait à quoi s'attendre, en montant l'escalier. Elle ne pouvait pas se permettre de trop croire à une répétition du miracle d'Élie, car elle avait peur d'être déçue. Nous ne pouvons imaginer sa joie quand elle entra, vit son fils sur le lit et entendit Élisée dire : "Prends ton fils" (v. 36b).

On s'attendrait à ce que la femme se précipite au pied du lit. Mais, au lieu de cela, elle s'effondra au pieds du prophète pour exprimer

¹⁰ "La traduction grecque de l'Ancien Testament (Septante) ne parle pas d'éternuements, mais dit qu'Élisée s'étira sept fois sur l'enfant" - Clyde Miller, *First and Second Kings*, The Living Word Commentary series, vol. 7 (Abilene, Tex. : A.C.U. Press, 1991), 328.

¹¹ Ces conditions peuvent causer la mort d'une personne gravement atteinte d'asthme.

sa reconnaissance (v. 37a). C'est après cela qu'elle prit son enfant bien-aimé et qu'elle "sortit" (v. 37c), nous laissant imaginer ses larmes de joie. Le garçon, qui lui était déjà précieux, était devenu un don unique du Seigneur. Au fil des jours, alors qu'elle regardait grandir son fils, elle dut inonder le ciel de ses prières reconnaissantes.

CONFUSION ET RÉCONFORT

Confusion

Quand nous regardons la perte de ce fils, ainsi que le trouble et le deuil que cela causa, certains lecteurs peuvent sans doute s'identifier à cette femme. Vous avez peut-être perdu un précieux enfant ; vous avez perdu votre travail et vous avez du mal à subvenir aux besoins de votre famille ; votre conjoint vous a abandonné, et vous êtes seul pour élever vos enfants. Les épreuves vous inondent et vous n'en connaissez pas la cause. Vous avez envie de dire à Dieu : "Pourquoi ?"

Réconfort

Si vous êtes en proie aux tragédies, vous pouvez trouver du réconfort dans deux détails de ce texte : (1) lorsque la mère se plaint à Élisée, le prophète ne la réprimande pas. Quand vous avez l'impression d'être submergé par vos problèmes, Dieu comprend, et il vous aime toujours. (2) À la fin, Dieu efface la douleur de la mère et tout va bien. Je ne sais pas s'il enlèvera votre problème, comme il l'a fait en 2 Rois 4.18-37, mais je peux vous promettre qu'il est capable de vous donner la force pour porter vos fardeaux et même pour triompher sur eux. Il est toujours le Dieu qui fait que "toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein" (Rm 8.28).

Ceux qui, toute leur vie, mettent leur confiance en Dieu apprennent un principe important : les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être. Pour illustrer, considérons l'histoire d'un homme qui, au début des années 1900, fut engagé comme musicien pour le voyage inaugural d'un célèbre paquebot. Ce fut un honneur pour lui, et il en était excité. Il fit envoyer ses instruments sur le paquebot ; mais lui-même, à l'approche des quais, fut enlevé et transporté de force en Orient. On ne

peut qu'imaginer ses pensées négatives : "Pourquoi moi ? Une telle occasion ne se présente pas deux fois pour un musicien ! Que pouvait-il m'arriver de pire ? Ma vie de musicien est détruite !" Plus tard, l'homme échappa des mains de ses ravisseurs et se rendit en Chine, où il apprit le naufrage du paquebot Titanic, avec la perte de 1 500 âmes¹². Je pense qu'il n'envoya pas un mot de remerciements à ses ravisseurs ; mais il est certain que son attitude au sujet de ce qui lui était arrivé changea !

On entend souvent des chrétiens raconter leurs désastres du passé, puis dire que leurs bénédictions du présent viennent précisément de ces désastres. Ils disent même parfois : "C'était la meilleure chose qui ait pu m'arriver !"

Deux fois dans notre histoire, la mère en deuil dit : "Tout va bien" (v. 23 ; cf. v. 26), même quand elle n'avait pas le sentiment que c'était le cas. Peut-être réfléchit-elle plus tard sur cette parole, en se disant qu'en effet, tout allait bien, même si elle ne s'en rendait pas compte sur le moment. Si vous êtes un enfant fidèle de Dieu, vous pouvez dire avec confiance "Tout va bien", en toute circonstance, n'importe où, n'importe quand.

Quel repos céleste, Jésus, d'être à toi !
À toi pour la mort et la vie,
Dans les jours mauvais de chanter avec foi :
"Tout est bien, ma paix est infinie¹³ !"

Gardez votre foi dans le Seigneur et faites-lui toujours confiance ; ainsi, ces paroles, "Tout est bien", peuvent devenir la devise de votre vie.

¹² Le Titanic, à l'époque le plus grand paquebot jamais construit, coula lors de son voyage inaugural, après avoir heurté des icebergs (14-15 avril, 1912).

¹³ A. Humbert, "Quel repos céleste" (Paris et Liège : *Chante Mon Cœur*, 1990), N° 322, avec permission.

Dieu chargea le prophète Ésaïe de proclamer ceci : "Vous pouvez le dire : pour les fidèles tout ira bien" (Es 3.10 - BFC). Restez fidèle à votre Seigneur, et "vous pouvez être assuré de sa bénédiction dans toute saison de deuil, d'aversité ou détresse ; à l'heure de votre mort ; au jour du jugement ; et dans l'éternité à venir¹⁴."

CONCLUSION

Pour finir, posons donc la question que Ghéhazi posa à la femme : "Allez-vous bien ?" Tout va-t-il bien entre vous et Dieu ? Votre âme est-elle en paix ? "Le monde peut vous sourire, vos amis peuvent vous flatter¹⁵, votre propre cœur peut vous tromper", mais si votre relation avec Dieu n'est pas bonne, rien n'ira bien pour vous. Venez à lui, avec un amour obéissant (Mc 16.16 ; Hé 5.9), afin qu'il puisse vous accueillir comme son enfant (Ga 3.26-27). Si vous êtes déjà son enfant, mais rebelle, revenez à lui (Ac 8.22 ; 1 Jn 1.9). Abandonnez-vous à sa miséricorde et vous pourrez dire aujourd'hui : "Tout va bien !"

NOTES POUR ENSEIGNANTS ET PRÉDICATEURS

Vous pourriez appeler cette leçon : "Tout va bien", ou "Affronter la tragédie". Ce serait bien de chanter "Quel repos céleste". Le verset 26 de notre texte pourrait servir de base à une prédication en trois points, intitulée "Tout va bien ?" : (1) "Tout va bien pour vous ?" ; (2) "Tout va bien pour votre mari / votre femme ?" ; (3) "Tout va bien pour votre enfant / vos enfants ?"

¹⁴ Henry Blunt, *Lectures on the History of Elisha* (Philadelphia : Herman Hooker, 1839), 81.

¹⁵ *Ibid.*, 79.